

La Vie rurale, scènes poétiques

Joseph Autran

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Au lever du jour

LA VIE RURALE

SCÈNES POÉTIQUES

I.

AU LEVER DU JOUR.

Sur la montagne errant, je vois le jour éclore ;
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci ;
Les sommets sont en feu, la forêt se colore.
Je pense à Dieu ; le front incliné, je l'adore :
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi ?
Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze ;
Purs calices bercés par un vent adouci,
Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze.
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase :
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi ?
L'alouette s'envole en chantant vers la nue ;
La caille, le bouvreuil sont cachés près d'ici.
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue.
La joie est dans mon cœur de bien loin revenue :
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi ?

La Source

II.

LA SOURCE.

Mon pauvre village est en fête,
Hommes et femmes sont joyeux ;
Tous ont de l'âme satisfaites
Le souriant éclair aux yeux.
Sur ces hauteurs, longtemps arides,
Après des siècles de travaux,

Ils ont trouvé, mineurs avides,
La source aux jaillissantes eaux.
Du flanc déchiré de la roche,
À bouillons voyez-là monter :
Chacun tressaille à son approche ;
Pas un qui n'en veuille goûter.
De la bourgade haletante
Dont le soleil gerce les toits,
C'était le vœu, c'était l'attente,
Avortés déjà tant de fois !
Que de labeurs, que de voyages,
Coûtait ici le flot bourbeux
Qui désaltérait cent ménages,
Familles, et jardins, et bœufs !
Là-bas, au creux de la vallée,
Par des sentiers au long détour,
Il fallait, pour une eau troublée,
S'acheminer deux fois le jour :
Les vieillards y menant leur bête,

Dont les barils chargeaient le dos,
Les femmes portant sur la tête
Leurs vases de grès, lourds fardeaux.
Que l'été mît la terre en cendre,
Que l'aquilon soufflât du nord,
Lentement il fallait descendre,
Et remonter avec effort.
Maintenant on viendra sans peine
Recueillir un flot pur et bleu.
Le village aura sa fontaine
Dressée en face du saint lieu,
Monument au gré des familles,
Chef-d'œuvre d'un humble maçon,
Où puiseront les jeunes filles
Sans interrompre leur chanson.
Poète ! en ces temps misérables
De soif et d'ennuis énervans,
Que ne fais-tu jaillir des sables
Une fontaine aux flots vivans ;
Une source où viendraient les âmes
Boire aussi, boire autour de toi,

Où puiseraient hommes et femmes
Altérés d'amour et de foi !

Clairon

CLAIRON
Sur sa mule au pied sûr, qui marche empanachée,

Regardez-la venir souriante et penchée.
Collier d'or, blanche robe et longs rubans au front,
La reconnaissez-vous ? C'est elle, c'est Clairon.
Dans ses nouveaux atours elle est vraiment si belle,
Que chacun dit tout haut : C'est une demoiselle !
Où prend-elle cet air délicat et discret ?
Fille de paysan, comment, par quel secret
A-t-elle ce teint blanc qu'on ne voit chez aucune ?
Sort-elle seulement la nuit, au clair de lune ?
Ou bien, pour s'y baigner, connaît-elle un ruisseau,
Quelque source enchantée ? Ah ! sans doute, au berceau,
Elle reçut les dons d'une fée ou d'un ange ! —
Telle est, sur son chemin, l'unanime louange.
De parens et d'amis un cortège la suit,
Tous joyeux, tous riant au frais matin qui luit,
Tous en habits de fête, ayant aux boutonnières,
Aux corsages lacés, mille fleurs printanières.
Sur sa mule fringante, au grelot argentin,
Regardez-la passer. Elle vient, ce matin,
D'épouser, à l'autel de son humble paroisse,
Cyrille, dont l'amour fut longtemps une angoisse.
De tous les alentours, Cyrille était pourtant
Le plus riche parti. Quand, troublé, palpitant,
Il osa demander cette fille à son père :
— Je te donne, lui dit le fermier débonnaire,
Je te donne avec elle un arpent de terrain
Où tu recueilleras cent épis pour un grain.
Cinq figuiers sont autour, dont les branches prodigues
S'inclinent sous le fruit, et Dieu sait quelles figues !
En outre, mon enfant, tu seras possesseur

D’une vache qui joint la force à la douceur.
Enfin, pour compléter la dot, j’offre une mule
Qui ne sait pas broncher, qui jamais ne recule ;
Elle a l’air d’un cheval et vaut mieux, à mon gré.
Rare bête ! je l’aime et la regretterai.

— Père, lui répondit le fortuné Cyrille,
Vos cinq figuiers sont beaux, votre arpent est fertile,
Votre vache a le flanc lustré comme un émail ;
Elle est féconde en lait, vigoureuse au travail.
Gardez les cinq figuiers, gardez l’arpent de terre,
Gardez la vache aussi ; je suis propriétaire.
J’ai d’ailleurs mes deux mains, elles travailleront.
Ce n’est pas une dot que je veux, c’est Clairon !
Puis il balbutia cette courte formule :
Pour promener Clairon, j’accepterai la mule.
Au beau-père attendri le gendre ainsi parla.
Regardez maintenant la belle, admirez-la :
Le long des prés, dont l’herbe au soleil étincelle,
Comme elle a l’air heureux, et qu’elle est bien en selle !

Pendant la Mousson

PENDANT LA MOUSSON

Ils n’avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.
(La Fontaine)
En juillet, par le plein soleil,
Cherchant un peu d’ombre, un lit d’herbes,

Des moissonneurs au front vermeil
S'étaient assis près de leurs, gerbes.
Sous un vieux frêne hospitalier,
Oubliant le poids des faucilles,
Ils mangeaient, cercle familier
De joyeux gars, de brunes filles.
C'était un charme de les voir
Échanger entre eux les rasades,
Et rompre gaîment leur pain noir,
Et croquer les vertes salades.
Le taillis, les eaux, les grands blés,
La terre même qui poudroie,
Autour des groupes attablés
Tout respirait amour et joie.
Deux musiciens passant par là,
Vagabonds d'aspect germanique,
À grands cris on les appela :
— Faites-nous donc votre musique !
Eux d'obéir. L'un, svelte et blond,
Figure étrange, mais honnête,

Fit résonner le violon,
L'autre chanter la clarinette.
Sonores échos d'outre-Rhin,
Chansons de l'errante bohême :
La cigale au bruyant refrain
Se tut, — quoique artiste elle-même.
Que de voluptés à la fois
Pour la friande compagnie !
On eût dit un festin de rois,
Accompagné, de symphonie.

Quand le duo mélodieux
S'interrompait de courtes pauses,
Les sous pleuvaient à qui mieux mieux
Aux pieds des humbles virtuoses.
Et moi, du seuil de la maison
Regardant la scène à distance,
Je pensais : Montaigne a raison,
« Les gueux ont leur magnificence ! »

Aux Paysans

AUX PAYSANS
Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis.
À l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ;
Elles donnent ; Hélas ! moins qu'elles n'ont promis.
Laissez chanter le chœur des machines stridentes,
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts.
De vos sages aïeux gardez les mœurs prudentes ;
Et comme ils ont vécu, vivez — calmes et forts !
La cité pour son peuple en vain se dit féconde ;
Le pain de ses enfans est plus amer que doux.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde
Qui tout bas porte envie au dernier d'entre vous !
Paisibles et contens, la tâche terminée
À votre cher foyer vous rentrez chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez, eux qu'un morne désespoir !

De beaux enfans vermeils, une chaste compagne,
Voient se pencher sur eux votre front adouci.

Pour le pâle ouvrier que la misère gagne,
La femme et les enfans sont un âpre souci.
À vos champs, à vos bois, demeurez donc fidèles :
Aimez vos doux vallons, aimez votre métier.
Auguste est le travail de vos mains paternelles,
C'est de votre sueur que vit le monde entier.
De l'air qui vous entoure une sagesse émane ;
La plante vous conseille et le sol vous instruit :
— Restez, dit le sillon, dont vous cueillez la manne ;
Et le frêne du seuil : Malheur à qui me fuit !
Les saisons, il est vrai, vous sont parfois cruelles ;
Aux caprices des cieux vos labeurs sont soumis.
Les blés tendres encor sont broyés par les grêles,
Les vergers sont battus par les vents ennemis.
Le désastre pourtant n'est jamais sans remède ;
Avant peu, sous vos toits, la douleur s'interrompt.
L'olive a fait défaut, les prés viendront en aide ;
Si les blés ont manqué, les pampres donneront.
Qu'elle est hideuse à voir, la misère des villes !
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus !
Que d'opprobres en elle et de passions viles !
La pauvreté rustique est mère des vertus.
Elle a sa dignité ; sans envie et sans haine,
Elle va poursuivant le travail de ses bras.
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chêne,
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats.
C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils durs à la neige, insensibles au feu ;

Par elle, vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.
Si la France un matin vous aligne en phalange,
Vous savez faire honneur à votre humble berceau,
Vous, dignes héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau !
Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis !
À l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ;
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis.

J. AUTRAN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Vie_rurale%2C_sc%C3%A8nes_po%C3%A9tiques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.